

otisme, je le répète, peut consister dans l'abnégation comme dans la France.

Devant un danger général, toute ambition personnelle doit disparaître. En ce cas, le patriotisme se reconnaît, comme on reconnaît la maternité dans un jugement célèbre. Vous vous souvenez de ces deux femmes réclamant le même enfant; à quel signe reconnaît-on les entrailles de la véritable mère? Annonçant à ses droits que lui arrache le péril d'une tête chérie. Que les partis qui aiment la France n'oublient pas cette sublime leçon. Moi-même, s'il le faut, je m'en souviendrai. (Marques d'assentiment.) Mais, d'un autre côté, si des prétentions coupables se ranimaient et menaçaient de compromettre le repos de la France, je saurais les réduire à l'impuissance en invoquant encore la souveraineté du peuple (applaudissements); car je ne reconnais à personne le droit de se dire son représentant plus que moi. (Vifs applaudissements.)

Ces sentiments, vous devez les comprendre; car tout ce qui est noble, généreux, sincère, trouve de l'écho parmi les Lyonnais; votre histoire en offre d'immortels exemples. Considérez donc mes paroles comme une preuve de ma confiance et de mon estime."

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, VENDREDI, 13 SEPTEMBRE 1850.

Mgr. de Charbonnel est arrivé à Montréal, mercredi, un peu avant 4 heures, P. M.

Un dixaine de Prêtres de la ville étaient allés au devant de Sa Grandeur jusqu'à St. Jean. Un bon nombre de membres du Séminaire de St. Sulpice et du clergé de la ville vinrent l'accueillir au débarcadère du *Steanbon* de La Prairie et la féliciter de son heureuse arrivée en Canada. Les quais étaient couverts d'une multitude désireuse de revoir celui dont elle s'était vue séparée avec tant de regret, il y a trois ans. Au débarcadère, Mgr. de Charbonnel monta en voiture et s'achemina, par la rue du port, vers l'église de Bon-Secours, escorté par MM. les Ecclésiastiques dont nous venons de parler, et échangeant tout le long de sa marche, de cordiales démonstrations avec les citoyens, qui étaient avides de rencontrer ses regards. Après quelques minutes passées en prière dans le sanctuaire de Marie, il se rendit directement à l'Evêché, où quelques quarts d'heure ayant été dévoués aux épanchements de la circonstance, il alla prendre son logement au Séminaire, au milieu de ses ci-devant Confères, dont il recevra l'hospitalité tout le temps de son séjour à Montréal.

Le Très Révérend Dr. Fulford, évêque Anglican de Montréal, est arrivé d'Angleterre, par les Etats-Unis, mercredi en même temps que Mgr. de Charbonnel. Le T. R. Dr. Moutain, évêque de Québec, accompagné de plusieurs Ministres, était allé à sa rencontre à St. Jean. Avant l'arrivée du Steamboat de La Prairie, un nombre considérable de Protestants, Ecclésiastiques et Laïcs, s'étaient rendus sur le quai pour accueillir les deux Prélats. Après que MM. les Ministres eurent été présentés au nouvel évêque, le Rev. Bethune donna le bras à Madame Fulford et la conduisit au carrosse. Le Rev. M. Leach le suivit, conduisant Mlle Fulford; venait ensuite M. Fulford, junior, puis les deux évêques. Tout le cortège se dirigea du port vers l'hôtel Ottawa, grande rue St. Jacques. Le Dr. Fulford dit le *Herald*, est né en 1813. Il a rempli différentes situations dans l'église d'Angleterre avant son appointment au nouveau Diocèse de Montréal, ayant occupé la cure de Troubridge, de Croydon, dans le Comté de Cambridge, et ayant été ministre de la chapelle de la Rue Curzon, depuis 1845 jusqu'à sa promotion. Il est l'auteur d'un ou deux ouvrages, traitant de sujets relatifs au ministère pastoral.

Le *Montréal Herald* d'hier, faisant allusion à l'arrivée simultanée du révérend évêque de Charbonnel et de l'évêque anglican de Montréal, M. Fulford, ajoute au sujet du premier l'honorable mention suivante, qui atteste une fois de plus que le vrai mérite rencontre partout des approbateurs:

"L'un de ces deux révérends messieurs est déjà très connu de la population de Montréal, personnellement à la portion catholique des habitants, et aux protestants par sa renommée. Durant le séjour qu'il a fait parmi nous, le Comte de Charbonnel était au nombre des prédicateurs les plus populaires et l'un des confesseurs les plus estimés de sa communion, et jouissait en même temps d'une grande réputation de franchise et de libéralité parmi les membres des autres églises. Nous avons sujet de croire que sa promotion au Siège épiscopal catholique de Toronto a donné la plus haute satisfaction à la portion la plus éclairée et libérale de ceux dont il est chargé de promouvoir les intérêts spirituels."

Nous sommes informé que Mgr. de Charbonnel officiera pontificalement dimanche prochain, à l'église paroissiale, qu'il y prêchera après les vêpres, et qu'il donnera un second sermon, le soir à 6 heures, à la Cathédrale. On nous informe aussi qu'il se propose de s'embarquer lundi soir pour Québec, mais qu'il n'y fera qu'un très court séjour, et qu'il fera probablement son entrée dans sa ville épiscopale samedi le 21 du courant.

Le Rev. M. Mullany, prêtre Irlandais, a fait la traversée de l'Atlantique avec Sa Grandeur, et doit s'attacher au Diocèse de Toronto.

Des lettres de Rome, apportées par la dernière malle, annoncent la faiblesse nouvelle de la détérioration constante de la santé du Rev. M. Baillargeon, Agent des Evêques du Canada. Le Rev. M. Sax, de Québec, va partir sans délai pour Rome, afin d'y prêter l'aide à M. Baillargeon ou pour l'accompagner dans son retour au Canada, si ce retour est jugé nécessaire.

Ce qui suit nous est adressé par notre Correspondant de Lyon:

"M. Neyron est arrivé à Lyon le 15 juillet, après neuf ans d'absence. En compensation de sa patrie native, Dieu lui accorda de douces joies, de fréquents jours de bonheur et une vie calme et paisible sur le sol si français du Canada. Là il fut entouré de nombreux et bienveillants amis. Il fut neuf ans témoin de la vie douce, paisible, morale et essentiellement religieuse de la plupart des habitants. En un mot il retrouva une image de la France telle qu'elle était avant nos philosophes voltairiens. Après neuf ans d'un exil volontaire, il a foulé de nouveau le sol de la patrie; il a pu voir quels immenses progrès la France a faits sous le régime actuel. Son cœur a été douloureusement impressionné quand il a vu avec quel cynisme on profane la loi du dimanche. Il a vu les principes religieux effacés des masses pour faire place aux plus frustes utopies; il a gémi profondément en voyant les tendances malheureuses qui, à un moment donné, précipiteront notre nation dans des abîmes. Il a surtout détourné les yeux avec horreur quand il a vu la dépravation des mœurs portée à son comble; et se renfermant en lui-même il a pensé que si Dieu ne tendait au plus tôt une main secourable à cette pauvre patrie, elle tomberait bientôt dans de profonds abîmes. Il a vu, il a médité sur tout cela; et pensant au Canada sa patrie adoptive, M. Neyron soupire après le jour de son départ."

Nous avons reçu hier un exemplaire du recueil des "Conférences de Notre-Dame de Québec", de l'Avant et du Carême, en 1848-49, par M. l'abbé Jean Holmes du Séminaire de Québec. Cette compilation n'est qu'une première série de six conférences, déjà publiées dans les journaux et appréciées du public sous le double rapport du style et de leur mérite intrinsèque. Il est peu de lecteurs de goût, aimant l'instruction saine, l'instruction

religieuse puisée à sa vraie source, qui ne veuillent acquiescer cet ouvrage pour s'assurer la possession de ces homélies éloquentes qui renferment un trésor des plus savantes recherches. A la fin du livre est un appendice contenant des citations et des notes complémentaires ou justificatives. Le travail d'impression est bien exécuté, et l'ouvrage est à vendre à Québec chez MM. Aug. Côté et Cie., imprimeurs-libraires.

Nous offrons nos remerciements à qui de droit pour un "Sommaire des délibérations de l'Assemblée Législative durant la 3e Session du 3e Parlement Provincial du Canada," dont remise nous fut faite hier.

Nous accusons avec remerciements réception d'une copie de l'Acte provincial 13 et 14 Vict. ch. 31, amendant la loi municipale du Bas Canada, traduction et texte dont nous sommes redevable à MM. les imprimeurs de la Reine.

Nouvelles d'Europe.

L'Asia est arrivé à Halifax, lundi à 9 h. A. M.

Louis Philippe est mort le 26 août.

Louis Napoléon poursuit ses voyages dans les provinces.

La Reine Victoria est allée en Ecosse.

L'Autriche a donné son adhésion à la protection Britannique dans la question Danoise. Rien de nouveau du théâtre de la guerre, si ce n'est le récit de quelques escarmouches.

Le télégraphe sous-marin entre Calais et Douvres est complété, et fonctionne.

Le choléra diminue à Malte.

Relations des Jesuites.

[Après la publication de notre dernier numéro, nous avons reçu du Rev. P. Martin, l'article complémentaire qui suit. Le R. P. Martin y joit un tribut bien mérité de reconnaissance et d'éloge au Lieut. Col. J. Viger, pour les résultats précieux de ses recherches si laborieuses et si consciencieuses sur l'Histoire de notre pays. Nos lecteurs voudront bien se reporter à notre feuille de mardi pour le commencement de l'article, dont ce qui suit est le complément.]

Cette dernière Relation aurait dû renfermer les autres voyages du P. Marquette et surtout la découverte du Mississippi en 1673; mais un autre Manuscrit de la même époque, qui porte le même cachet d'authenticité, nous fait comprendre cette omission. Sous le titre de "Voyage et mort du P. Marquette," il réunit dans 60 pages, les travaux qui ont immortalisé ce célèbre Missionnaire.

C'est ce curieux Manuscrit qui a fourni à Thévenot le texte de sa publication de 1687, sous le titre de "Voyage et découverte de quelques pays et nations de l'Amérique Septentrionale" par le P. Marquette et le Sr "Joliet." (1) Il est à regretter que la maladresse du copiste ne lui ait pas permis d'éviter un assez grand nombre de fautes grossières; mais ce qui donne un plus grand prix encore au Manuscrit dont nous parlons, c'est qu'il est beaucoup plus étendu: Les causes et les préparatifs de cette expédition, y sont racontés, et on peut suivre le Missionnaire dans ses autres courses, et jusqu'à ses derniers moments en 1675.

Nous avons même eu le bonheur de trouver deux autres monuments très-précieux qui intéressent sa mémoire, et qui complètent cette riche histoire: 1° le journal autographe de son dernier voyage, du 25 octobre 1674 jusqu'au 6 avril 1675, un mois environ avant sa mort; et 2° la carte autographe de la découverte du Mississippi dressée par le même Missionnaire. Elle ne descend que jusqu'aux *Akansas*, terme de son voyage. La carte publiée par Thévenot, et reproduite récemment par Rich, et par d'autres, n'a pas respecté cette vérité historique, sans parler des

(1) Cet ouvrage, très-rare, faisait partie de la Bibliothèque qui a malheureusement péri avec tant d'autres richesses, dans le désastreux incendie du Parlement à Montréal, le 26 avril 1849.

autres fautes, qu'elle contient, imputables aux graveurs ou aux éditeurs.

Outre les deux Relations susdites, et le Manuscrit sur le P. Marquette dont nous venons de parler, il existe des fragments des Relations de 1674, 1676, 1678, et des années qui suivirent, mais ils ne forment pas un tout complet.

A tous ces documents d'un si haut intérêt pour l'histoire de ces contrées, nous sommes heureux d'en pouvoir ajouter un autre, qui n'était connu jusqu'ici dans notre langue que par le nom de son Auteur, un des héros apostoliques de cette époque reculée, et par les éloges justement mérités que lui a accordés le P. de Charlevoix, dans son *Histoire de la Nouvelle France*.

C'est la Relation écrite en italien par le P. François Joseph Bressani, et imprimée à Macerata, en 1653. Cet ouvrage devenu rare, était à cause de son idiome, très-peu connu hors de l'Italie. Il n'en existait aucun exemplaire en Amérique jusqu'à ces dernières années. On doit en publier prochainement une traduction en anglais et en français, si les amis de l'histoire veulent l'encourager. Cet ouvrage mérite surtout un rang distingué dans les Annales de l'Amérique, comme source de son histoire religieuse.

La reconnaissance, une amitié qui nous honore, et je pourrais dire la justice, nous font un devoir de mentionner ici le nom du Lieut. Col. Jac. Viger, 1er Maire de Montréal. C'est à lui que nous devons une partie des corrections introduites dans ce *Mémoire Anglais*. Il est difficile aujourd'hui de traiter à fond une question qui intéresse notre Histoire, surtout s'il s'agit de noms propres et des dates, sans avoir recourus à ses précieux documents et à sa judicieuse critique.

Nous indiquerons de préférence, parmi ses travaux historiques, celui qui nous a le plus aidé, et qui lui a déjà coûté tant de veilles longues et laborieuses. C'est un examen consciencieux et raisonné de la Liste (1) du Clergé du Canada, publiée à Québec en 1834. Le Dr. O'Callaghan en citant lui-même ce document, sur lequel plusieurs écrivains ont cru pouvoir s'appuyer à cause du caractère officiel dont il est revêtu, en a fait une sévère, mais juste appréciation (p. 24 et 30). Pour montrer qu'elle n'est pas exagérée, il nous suffira dans l'intérêt de l'histoire, de mettre sous les yeux des lecteurs, quelques uns des résultats recueillis par notre savant Canadien.

Sur les 1290 noms propres, inscrits dans ce tableau qui embrasse 222 ans, c'est-à-dire depuis 1611 jusqu'en 1833, M. Viger n'en a encore fait passer que 800 à l'examen de son inflexible critique, et déjà il a relevé les erreurs suivantes:

- 348—Noms propres dénaturés ou mal orthographiés.
- 306—Dates fausses.
- 30—Noms entièrement inconnus dans l'histoire.
- 70—Noms omis.

754

Des erreurs si nombreuses et si graves dans un document de 64 pages, ne peuvent s'expliquer que par l'excès de confiance donné jusqu'à ce jour à un ouvrage considérable, resté manuscrit, dont celui-ci n'est que l'analyse très succincte. Nous parlons de l'*Abrégé chronologique et historique de tous les prêtres, tant séculiers que réguliers, qui ont servi le Canada et ensuite ce Diocèse, depuis sa découverte jusqu'à nos jours, ou de 1611 à 1828, par le Rev. M. Fr. X. Naissez Prêtre, Gr. Vicaire du Diocèse de Québec*, 2 Vol. in 4.

Il est facile de s'apercevoir à la lecture de cet ouvrage, que le zèle le plus pur, et les intentions les plus droites ont été mal servies par la critique. Des corrections de tout genre, des contradictions, des dates fausses, des faits controuvés s'y rencontrent presque à chaque page, et ont déjà donné lieu à la propagation de plus d'une erreur historique, que l'on a adoptée sans hésitation l'autorité d'un nom respectable. M. Viger, en poursuivant son intéressant examen, nous donnera plus qu'une critique savante, il fera un ouvrage entièrement

(1) Liste chronologique des Evêques et des Prêtres, tant séculiers que réguliers, employés au service de l'Eglise du Canada, depuis l'établissement de ce pays.—Revue au Secrétariat de l'Evêché de Québec.—1834.

neuf, précieux pour l'Eglise du Canada, et digne de toute la confiance des vrais amis de l'histoire.

Extrait d'une correspondance de Rome du 14 Août, adressée à l'Univers.

On se préoccupe toujours beaucoup du prochain Consistoire. C'est vers le milieu de septembre qu'il paraît devoir se tenir. Le grand nombre de Cardinaux qui doivent y être promus n'est pas la circonstance principale qui tient en éveil la curiosité publique. Depuis quelque temps le bruit s'est répandu qu'on y proclamerait les lois organiques promises par le *Motu proprio* du 12 septembre 1849. Quelques indices, dont j'ai pu acquiescer la certitude, me font croire que ce bruit est fondé. D'abord il est certain qu'une commission, dernièrement instituée par le Saint-Père, ainsi que je le disais dans ma lettre du 4, s'occupe activement de ces questions. Son travail serait même, dit-on, si avancé, qu'elle serait au moment de céder la place à une autre commission, toute composée de Cardinaux, qui serait chargée de donner la dernière main au système et de tout préparer pour la présentation au Consistoire. Il est certain également que la plupart de ces projets sont sous presse en ce moment. Les bases du système qui sera établi sont celles-là même que les conférences de Portici avaient posées. Elles ont pourtant été un peu modifiées par suite des événements qui ont eu lieu depuis, mais ce sont des modifications qui n'altèrent nullement le caractère que leur avait donné la diplomatie des puissances catholiques. On assure que M. de Rayneval a des ordres précis pour faire prévaloir, autant que possible, certains idées qui ne sont pas du goût des autres puissances ni du Sacré-Collège. Que la France y prenne bien garde! ce n'est pas le moment de vouloir trop donner à la liberté. Elle le pratique si bien chez elle! qu'elle ait ici le même bon sens et la même prudence. Ce n'est pas au milieu d'un dévergondage d'idées tel que celui que nous voyons, au milieu des conspirations incessantes de la secte mazzinienne, qu'il conviendrait de diminuer le pouvoir, de démanteler l'autorité. Notre gouvernement est trop sage et trop désireux de faire le bien de ce pays pour qu'il ne fasse pas toutes ces réflexions et n'y conforme pas les instructions qu'il transmet à son représentant près du Saint-Siège. Pour moi, je pense toujours que le moment n'est pas venu de fonder le nouveau système d'organisation politique. La diplomatie croit le contraire, et elle pousse tant qu'elle peut à une réalisation immédiate des promesses du *Motu proprio* du 12 septembre. Je suis persuadé que ses intentions sont excellentes; puisse le succès y répondre pleinement!

Vous savez qu'il y a deux mois environ il se tint quelques conférences au sujet de la réforme du costume du clergé romain. On parlait de rendre obligatoire le port de la soutane. Ces conférences se séparèrent sans rien prescrire et laissant l'ancienne liberté; mais on sut, à cette occasion, que le désir du Saint-Père était que tout le clergé revêtît habituellement la soutane, comme un vêtement plus grave et plus modeste. Cette commission des vœux du Souverain-Pontife a suffi pour engager un assez grand nombre de prêtres à adopter la louable coutume de porter toujours la soutane, et l'on remarque même avec plaisir que le nombre en augmente chaque jour. Plusieurs membres du Sacré-Collège et de la prélature donnent sur ce point un exemple qui ne peut manquer de faire des imitateurs, et cette réforme si désirable s'introduit tout doucement et par le libre choix des ecclésiastiques eux-mêmes. Il suffit pour cela que les excellents prêtres qui ont pris l'initiative persévèrent; ceux qui ont montré moins d'empressement les suivront peu à peu, et ainsi se sera accompli un des changements les plus désirables dans les habitudes de l'excellent clergé de la ville éternelle.

Les nouvelles religieuses qui nous viennent du Piémont sont de plus en plus désolantes. On marche à grands pas dans ce malheureux pays vers un 93. On parle depuis deux jours d'excès scandaleux qui auraient attiré la ville de Turin, avec la complicité et l'excitation même de l'autorité supérieure. Je n'entre

revivre. Il y a alors un repos pour toutes les angoisses; les souffrances du malade s'apaisent pour quelques moments, et un souffle d'espoir se glisse dans les cœurs abattus. Mais ce n'est, hélas! qu'un court répit! tout reprendra bientôt sa marche! la grande machine humaine va se remettre en mouvement avec ses longs efforts, ses sourds gémissements, ses froissements et ses ruines!

Le calme de cette première heure me rappelle celui des premières années. Alors aussi le soleil brille gaiement, la brise parfume, et toutes les illusions, ces oiseaux du matin de la vie, gazouillent autour de nous! Pourquoi s'évolutent-elles plus tard? D'où vient cette tristesse et cette solitude qui nous envahit insensiblement? La marche semble la même pour l'individu et pour les sociétés: on part d'un bonheur facile, d'enchantements naïfs, pour arriver aux désillusions et aux amertumes! La route commencée parmi les aubépines et les primevères, aboutit rapidement aux déserts ou aux précipices! Pourquoi tant de confiance d'abord, puis tant de doute? La science de la vie n'est-elle donc destinée qu'à rendre impropre au bonheur? Faut-il se condamner à l'ignorance pour conserver l'espoir? le monde et l'individu ne doivent-ils enfin trouver de repos que dans une éternelle enfance?

Combien de fois déjà je me suis adressé ces questions! La solitude a cet avantage ou ce danger de faire creuser toujours plus avant les mêmes idées. Sans autre interlocuteur que soi-même, on donne toujours à la conversation les mêmes tendances; on ne se laisse

détourner ni par les préoccupations d'un autre esprit, ni par les caprices d'une sensation différente; on revient sans cesse par une pente involontaire frapper aux mêmes portes!

J'ai interrompu mes réflexions pour ranger ma mansarde. Je suis l'aspect du désordre, parce qu'il constate en moi le mépris pour les détails ou l'incapacité à la vie intérieure. Classer les objets au milieu desquels nous devons vivre, c'est établir entre eux et nous des liens d'appropriation et de convenance; c'est préparer les habitudes sans lesquelles l'homme tend à l'état sauvage. Qu'est-ce, en effet, que l'organisation sociale, sinon une série d'habitudes convenues d'après des penchants naturels?

Je me défie de l'esprit et de la moralité des gens à qui le désordre ne coûte aucun souci, et qui vivent à l'aise dans les écuries d'Anglais. Il y a toujours plus ou moins, dans notre entourage, le reflet de notre nature intérieure. L'âme ressemble à ces lampes voilées qui, malgré tout, jettent au dehors une lueur adoucie. Si les goûts ne trahissent point le caractère, ce ne seraient plus des goûts, mais des instincts.

Examiner la demeure de quelqu'un, c'est donc regarder en lui par une fenêtre de derrière, et l'aspect du gîte révèle presque toujours la nature de celui qui l'habite. Bernardin de St-Pierre a raconté l'histoire d'une jeune fille qui refusa un prétendu parce qu'il n'avait jamais voulu souffrir chez lui ni fleur, ni animaux domestiques. L'arrêt était sévère peut-être, mais non sans fondement. On

peut présumer, en effet, que l'homme insensible à la grâce et à l'humble affection se fait mal préparé à sentir les délicates jouissances d'une union choisie.

En rangeant tout dans ma mansarde, mes yeux se sont arrêtés sur l'almanach de cabinet suspendu à ma cheminée. J'ai voulu m'assurer de la date, j'ai lu ces mots écrits en grosses lettres: *Fête Dieu!*

C'est aujourd'hui! Rien ne le rappelle dans notre grande cité où la religion n'a plus de solennité publique; mais c'est bien l'époque si heureusement choisie par la primitive Eglise. "La fête du Créateur, dit Chateaubriand, arrive au moment où la terre et le ciel déclarent sa puissance, où les bois et les champs fourmillent de générations nouvelles; tout est uni par les plus doux liens; il n'y a pas une seule plante venue dans les campagnes."

Que de souvenirs ces mots viennent d'éveiller en moi! Je laisse là ce qui m'occupait; je viens m'accorder à la fenêtre, et la tête appuyée sur mes deux mains, je retourne en idée vers la petite ville où s'est écoulée ma première enfance.

La *Fête-Dieu* était alors un des grands événements de ma vie! Pour mériter d'y prendre part, il fallait longtemps d'avance se montrer laborieux et soumis. Je me rappelle encore avec quels ravissements d'espérance je me levais ce jour-là. Une sainte allégresse était dans l'air. Les voisins, éveillés plutôt que de coutume, tendaient, le long de la rue, des draps parsemés de bouquets ou de vieilles tapisseries à personnages. J'allais de l'une à

l'autre, admirant, tour-à-tour, les scènes de sainteté du moyen-âge, les compositions mythologiques de la renaissance, les batailles antiques arrangées à la Louis XIV, et les bergeries de madame de Pompadour. Tout ce monde de fantôme semblait sorti de la poussière du passé pour venir assister, immobile et muet, à la sainte cérémonie. Je regardais avec des alternatives d'effroi et d'émerveillement ces terribles guerriers aux cimetières toujours levés, ces belles chasseresse lançant une flèche qui ne paraît jamais, et ces gardes de montons en culottes de satin, toujours occupés à jouer de la flûte aux pieds de bergères éternellement souriantes. Parfois, lorsque le vent courait derrière les tableaux mobiles, il me semblait que les personnages s'agitait, et je m'attendais à les voir se détacher de la muraille pour prendre leur rang dans le cortège. Mais ces impressions étaient vagues et fugitives. Ce qui dominait tout le reste était une joie expansive et cependant tempérée. Au milieu de ces draperies flottantes, de ces fleurs éffluvielles, de ces appels de jeunes filles, de cette gaieté qui s'exhalait de tout comme un parfum, on se sentait emporté malgré soi. Les bruits de la fête retentissaient dans le cœur en mille échos mélodieux. On était plus indulgent, plus dévoué, plus aimant! Dieu ne se manifestait point seulement au dehors, mais en nous-mêmes.

Et que d'autres improvisés! que de berceaux de fleurs! que d'ares de triomphe en feuillage! quelle émulation entre les divers quartiers pour la construction de ces reposoirs

où la procession devait faire halte! C'était à qui fournirait ce qu'il avait de plus rare, de plus beau.

Un de ces premiers reposoirs fut l'occasion de mon premier sacrifice.

Les guirlandes étaient à leur place, les cierges allumés, le tabernacle orné de roses, mais il en manquait une qui pût lui servir de couronne! Tous les parterres du voisinage avaient été moissonnés! Seul, je possédais la fleur digne d'une telle place. Elle ornait le rosier donné par ma mère à mon jour de naissance. Je l'avais attendue depuis plusieurs mois, et nul autre bouton ne devait s'épanouir sur l'arbuste. Elle était là, à demi entrouverte, dans son diadème de mousse, objet d'une longue espérance et d'un naïf orgueil! J'hésitai quelques instants! nul ne me l'avait demandé; je pouvais facilement éviter sa perte! Aucun reproche ne devait m'atteindre; mais il s'en élevait un sourdement en moi-même. Quand tous les autres s'étaient dépouillés, devais-je seul garder mon trésor? Fallait-il donc marchander à Dieu un des présents qui je tenais de lui comme tout le reste. A cette dernière pensée, je détachai la fleur de sa tige, et j'allai la placer au sommet du tabernacle.

(A continuer.)

On a tout ce qu'on veut, lorsqu'on peut ne vouloir que ce qui est assez.